

N° 9713

**EN QUOI ET POURQUOI LES
THEORIES MACRO-ECONOMIQUES
CONTEMPORAINES SONT-ELLES
NOUVELLES ?**

Robert BOYER

CEPREMAP, CNRS, E.H.E.S.S.
142, Rue du Chevaleret 75013 PARIS, France
Phone : +33 01 40 77 84 28 - Fax : +33 01 44 24 38 57
E-mail : Boyer@cepremap.msh-paris.fr

A l'origine ce texte a été préparé pour le *Colloque « Qu'y a-t-il de nouveau dans la science économique ? »*, Université de Paris X-Nanterre, 22-24 Septembre 1997, organisé par le CAESAR et FORUM. Le présent texte a bénéficié des remarques de Michel Juillard et Daniel Laskar. Mais comme il se doit, l'auteur reste seul responsable des interprétations avancées.

EN QUOI ET POURQUOI LES THEORIES MACRO-ECONOMIQUES CONTEMPORAINES SONT-ELLES NOUVELLES ?

Robert BOYER

RESUME

Observe-t-on des nouveautés dans les théories macro-économiques ? Sans nul doute si l'on compare le paradigme en vigueur au milieu des années soixante avec celui de la fin des années quatre-vingt-dix : vision, question centrale, concepts de base, outils, résultats, recommandations de politique économique ont été radicalement transformés. Ce changement majeur conduit à s'interroger sur les relations entre nouveauté, recherche de la cohérence de la macro-économie avec les axiomes de base de la théorie micro-économique, et pertinence -- c'est-à-dire explication d'un nombre croissant de phénomènes à partir du même ensemble d'hypothèses--. Est avancée l'hypothèse que la prime donnée à la nouvelle économie classique tient au non usage du concept popperien de réfutabilité et à l'historicité inhérente des problèmes qui sont soumis au macroéconomiste. Or la théorie contemporaine est prise en porte-à-faux entre les outils extrêmement sophistiqués qu'elle a développés et l'analyse des innovations structurelles sur lesquelles l'opinion publique attend le diagnostic de l'économiste. L'analyse du contenu des communications présentées au sein de l'American Economic Association en Janvier 1997 montre que derrière un consensus sur certaines hypothèses de base se déploient de très nombreuses oppositions en termes de visions, d'outils et de résultats. La nouveauté n'est pas synonyme d'un mouvement cumulatif vers une plus grande généralité et pertinence des théories macro-économiques.

ARE CONTEMPORARY MACROECONOMIC THEORY NEW AND WHY ?

Robert BOYER

ABSTRACT

By comparison with the mid-sixties, the contemporary macroeconomic theory display a quite new paradigm : the visions, the objectives, the basic concepts, the core results and suggestions for economic policy are totally different. Thus, the relations between innovation in theorizing, the search for micro-foundations and the empirical relevance of the new classical macroeconomics are investigated. It is argued that this premium given to novelty is explained by the lack of implementation of the Popperian principle of refutability and the intrinsic historicity of the problems submitted to the macroeconomist. The very sophisticated techniques are assuming a stationary world, whereas the issue is about structural change. A survey of the papers presented at the January 1997 meeting of the American Economic Association suggests that beneath the consensus upon general hypothesis, the various authors differ drastically about their visions, tools, results and economic policy recommendations. Thus novelty does not necessarily means a trend toward a more general and integrated model and a better relevance of macroeconomics theories.

MOTS CLEFS : Théorie Macro-économique - Modèle IS-LM - Synthèse Kénéésienne/classique - Nouvelle Macro-économie Classique - Anticipation Rationnelle - croissance endogène - Epistémologie

KEY WORDS : Macroeconomic Theory - IS-LM model - Keynesian-Classical Synthesis - New Classical Macroeconomics - New Growth Theory - Rational Expectation Hypothesis - Epistemology

J.E.L. CLASSIFICATION : B22 - E12 - E30 - E61 - O11 -

EN QUOI ET POURQUOI LES THEORIES MACRO-ECONOMIQUES CONTEMPORAINES SONT-ELLES NOUVELLES ?

Robert BOYER

I. UN PANORAMA DES NOUVEAUTES DANS LA RECHERCHE MACRO-ECONOMIQUE CONTEMPORAINE.....	3
1. UN GLISSEMENT DU NÉOCLASSICISME FONDAMENTALISTE À UN NÉOCLASSICISME MÉTHODOLOGIQUE.....	3
2. LES ANNÉES QUATRE-VINGT : LES MÊMES OUTILS DE LA THÉORIE MICRO-ÉCONOMIQUE MAIS UN ÉCLATEMENT DES DOMAINES SELON LES HYPOTHÈSES AD HOC.....	4
3. LES ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX : VERS UN RAPPROCHEMENT DES PROGRAMMES DE RECHERCHE DES CYCLES RÉELS ET DES NOUVEAUX KEYNÉSIENS ?	5
4. DES ASPECTS NORMATIFS PLUS MARQUÉS QUE LES PRÉOCCUPATIONS DE RÉFUTABILITÉ.....	7
5. PEU DE RÉSULTATS IRRÉCUSABLES DANS LE COEUR DE LA DISCIPLINE MAIS EXPORTATION DE SES OUTILS À DES SCIENCES SOCIALES VOISINES.	8
6. DE L'ÉCONOMÉTRIE...À LA MÉTRIE ; OU LES DANGERS D'UNE MACRO-ÉCONOMIE SANS THÉORIE.....	9
 II. STATUT ET ROLE DES NOUVEAUTES DANS LA RECHERCHE ECONOMIQUE ?	 11
1. LA NOUVEAUTÉ : PREUVE D'AVANCÉES SCIENTIFIQUES...OU EFFET DE CHAMP DE LA PROFESSION DES ÉCONOMISTES ?	11
2. TOUTES LES NOUVEAUTÉS NE SE VALENT PAS.	13
3. NOUVEAUTÉ ET CRITÈRE DE SCIENTIFICITÉ : L'ÉPISTÉMOLOGIE POSITIVISTE EST QUELQUE PEU OPTIMISTE.....	17
 III. AUX ETATS-UNIS, EN 1997, LES NOUVELLES THEORIES MACRO-ECONOMIQUES FONT-ELLES CONSENSUS ?.....	 19
1. D'ABONDANTES NOUVEAUTÉS... TOUTES RELATIVES !	19
2. SUCCÈS D'UNE NOUVELLE POLITIQUE ÉCONOMIQUE, MAIS GRANDES INCERTITUDES QUANT AUX MÉCANISMES SOUS-JACENTS.....	21
3. AU-DELÀ D'UN CERTAIN ACCORD SUR LES MÉTHODES, DE NOTABLES DIVERGENCES : L'HISTOIRE CONTINUE.....	23
 IV. BIBLIOGRAPHIE.....	 27

« En 1946, quand le « Council of Economic Advisers » fut créé, la vision dominante pouvait se résumer en une croyance en l'« **instabilité** macro-économique, et une absence d'intérêt pour la micro-économie. L'hypothèse en vertu de laquelle l'économie est intrinsèquement instable et soumise à d'amples fluctuations et de profondes récessions, impliquait un rôle important pour une gestion active pour la demande grâce à la politique fiscale. La vision selon laquelle les individus ne changent pas leur comportement en réponse à des taux marginaux élevés d'imposition et de généreux transferts, impliquait que le gouvernement pouvait atteindre n'importe quelle distribution souhaitable du revenu et pouvait assurer une protection contre les divers risques de la vie économique sans effets défavorables sur le comportement individuel. (...)

De nos jours, pour la plupart des économistes la vision est renversée. La macro-économie apparaît plus **stable** alors que la gestion de la demande, tout particulièrement par la politique fiscale, est regardée avec suspicion, car vraisemblablement plus **déstabilisatrice** que stabilisatrice. La responsabilité de la politique de stabilisation macro-économique a de fait glissé vers la Federal Reserve. Les individus sont maintenant perçus comme tout à fait sensibles aux taux marginaux élevés d'imposition qui sont explicites dans les lois fiscales et implicites dans les programmes de transfert qui constituent maintenant l'essentiel de la dépense publique. (...) Le rôle du CEA a évolué de l'élaboration de politiques assurant la **stabilité** macro-économique et le **plein-emploi** à un autre rôle, celui de conseil sur les moyens de remplir les nombreux objectifs maintenant assurés par le gouvernement fédéral, de façon à réduire les effets **défavorables** qui en résultent en matière d'**incitations** individuelles. »

Martin Feldstein (1997: 99).

« Il est clair que la théorie des zones monétaires optimales ne peut pas être utilisée pour comparer des zones monétaires et des unions monétaires. Elle est concernée par le choix entre changes flottants et changes fixes, et non pas entre des taux de change évoluant dans une bande étroite et une monnaie commune. Rarement autant de **bons papiers** ont été écrits sur la **mauvaise question** --même s'ils disent des choses **utiles** sur les problèmes auxquels l'Europe doit faire face dans le futur. »

Peter Kenen (1997: 211).

Les deux citations, placées en exergue de cet article, esquissent deux réponses à la question de la nouveauté dans les recherches macro-économiques contemporaines.

- La première serait que la *coupure paradigmatique* qui séparait la macro-économie d'inspiration keynésienne de la micro-économie néoclassique a *disparu*. Le programme de recherche des fondements micro-économiques de la macro-économie a réussi au point de faire apparaître l'analyse des cycles et de la croissance comme des cas particuliers des nouvelles théories micro-économiques : adieu la synthèse que tentait de réaliser la théorie du déséquilibre, de nos jours bien oubliée, au profit d'une conception purement walrasienne de la macro-économie ! Une économie de marché serait par nature stable et proche du plein emploi, seulement perturbée par les interventions malencontreuses de la puissance publique qui introduisent des distorsions par rapport à la pureté des incitations véhiculées par la concurrence marchande, et la clairvoyance des agents économiques qui connaissent le « vrai modèle de l'économie » en l'occurrence walrasien. L'objet même de la macro-économie disparaîtrait au profit d'une analyse des distorsions structurelles introduites par les interventions publiques. Par ailleurs, l'importance relative des politiques

budgétaires et monétaires se trouverait renversée par rapport aux années soixante, ce qui affecte considérablement la conception de la politique économique¹.

- On peut légitimement s'interroger sur le rôle de l'économiste si effectivement la concurrence marchande assure une stabilité structurelle de l'accumulation, de l'innovation et de la croissance, dans un monde où les *relations de long terme sont invariantes*. Dans l'économie du Docteur Pangloss il n'est pas besoin de théorie, ni d'économiste, puisque « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Or les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ont enregistré les changements majeurs en matière de géopolitique, d'innovations financières, technologiques et organisationnelles, et d'institutions internationales. L'économiste est donc convié à donner son appréciation sur l'impact de ces *innovations*, au sens fort de ce terme. Or sa tentation est alors d'utiliser des constructions théoriques héritées d'une phase antérieure et de les appliquer en force à un contexte par nature radicalement différent. Qu'on songe aux conseils des économistes en direction des gouvernements chargés de piloter la transformation des économies de type soviétique vers le marché et la démocratie : ils ne disposaient ni d'une théorie des institutions nécessaires et suffisantes du capitalisme, ni d'une analyse permettant d'explicitier une séquence optimale des réformes structurelles, aussi se ramenèrent-ils à la question beaucoup plus simple de la supériorité du marché par rapport à la planification centralisée. Mutatis mutandis, l'intégration monétaire projetée par le traité de Maastricht prend au dépourvu les économistes qui utilisent leurs instruments favoris et traditionnels (théorie des zones monétaires optimales, modèles de Real Business Cycles, théorie des jeux appliquée aux choix de politique économique,...) pour traiter tant bien que mal d'une conjoncture sans précédent historique. Les réponses sont souvent élégantes et rigoureuses...mais ne traitent qu'exceptionnellement du noyau dur des problèmes de l'intégration européenne. La réhabilitation du jeu des prix relatifs, en particulier des salaires sur le marché du travail, sera-t-elle suffisamment importante pour éliminer tout besoin de recours à une variation du change ? En l'absence de fédéralisme fiscal, est-on assuré de la stabilité de l'ensemble européen ? Comment les systèmes politiques nationaux et les spécialisations économiques doivent-ils évoluer pour rendre viable à long terme le traité d'Amsterdam ?

Si l'on jouait la provocation, on pourrait clore cette présentation en avançant l'hypothèse que la macro-économie d'inspiration keynésienne s'est dissoute dans une nouvelle théorie micro-économique qui traite des imperfections et asymétries de l'information et que sa pertinence est fortement contestée face aux innovations radicales dont les effets se conjuguent dans la seconde moitié des années quatre-vingt-dix. Si on entend livrer une réponse un peu plus substantielle, trois thèmes méritent analyse. D'abord, comment caractériser l'état actuel de la recherche macro-économique, lorsqu'on la compare à l'apogée que constitua à la fin des années soixante la dite synthèse keynésienne, classique (§ I) ? Il importe ensuite de réfléchir sur la question de la *nouveauté* en économie à partir d'une interrogation naïve : la succession accélérée de théories alternatives ne tend-elle pas à éclipser la question plus difficile de la *pertinence* et de la validité des enseignements de la macro-économie (§ II) ? Face à l'ampleur de cette question, il est sans doute de bonne méthode de restreindre l'analyse à l'équivalent d'*une étude de cas* : au cours de la conférence annuelle de l'American Economic Association, quels sont les traits majeurs et les nouveautés qui ont

¹ C'est ainsi que s'est généralisée l'opinion selon laquelle la Banque Centrale devait être indépendante pour mieux assurer la crédibilité d'une croissance sans inflation. En Europe par exemple, à l'occasion du Traité de Maastricht puis d'Amsterdam, l'impératif de stabilité monétaire s'est traduit par une contrainte stricte imposée au déficit public rapporté au PIB, c'est-à-dire une subordination de la politique budgétaire et fiscale à la politique monétaire.

animé les communications des macroéconomistes de renom et quels enseignements en tirer pour notre propos (§ III) ?

I. UN PANORAMA DES NOUVEAUTES DANS LA RECHERCHE MACRO-ECONOMIQUE CONTEMPORAINE.

Si telle la Belle au bois dormant, un macroéconomiste des années soixante se réveillait en 1997, après vingt-cinq à trente ans d'un lourd sommeil, il serait probablement frappé par un changement complet du paysage intellectuel. Cinq transformations majeures ont totalement bouleversé tant la profession de prévisionniste que celle de conseiller de la Banque Centrale, du Ministre des Finances, ou de toute autre autorité politique.

1. Un glissement du néoclassicisme fondamentaliste à un néoclassicisme méthodologique.

En effet, au-delà de la victoire du programme de recherche des fondements micro-économique de la macro-économie, continuent à s'opposer deux *visions* du monde.

- Pour « *les nouveaux classiques* », c'est-à-dire la plupart des économistes sensibles aux analyses de l'Université de Chicago (ou, à un moindre degré, à la tradition autrichienne), le marché est l'instance cardinale qui permet non seulement l'allocation des facteurs, mais aussi l'orientation des choix stratégiques comme la diffusion de l'information privée au reste de la société. Le constructivisme de la théorie keynésienne est par nature contesté puisque non conforme aux postulats d'une économie de marché. Le projet est de reconstituer l'ensemble des faits stylisés dont se prévalait la théorie keynésienne à partir d'un comportement rationnel de l'homo-oeconomicus : les cycles de l'économie américaine seraient par exemple la conséquence des choix intertemporels d'un agent représentatif en réponse à des chocs réels de productivité ou à des chocs purement nominaux liés aux variations des politiques monétaires. On aura reconnu le programme qu'a rempli avec succès Robert Lucas. L'économie walrasienne a donc remplacé l'économie keynésienne terme à terme...au point d'ailleurs, dans certains cas, de se réduire au programme d'un agent représentatif, ce qui prive la théorie macro-économique de son essence même, à savoir l'étude des failles de la coordination d'agents stratégiquement interdépendants. On peut parler à ce propos de *fondamentalisme néoclassique* au sens où le projet, *normatif*, est de montrer la viabilité d'une économie régie par la pureté des ajustements marchands.
- Pour « *les nouveaux keynésiens* », il est des raisons très profondes pour lesquelles la macro-économie ne peut pas se résumer à la micro-économie traditionnelle. D'abord les agents n'ont pas les mêmes intérêts selon qu'ils sont entrepreneurs, salariés, syndicalistes, banquiers, responsables politiques, de sorte que leurs interactions livrent des configurations macro-économiques qui ne correspondent pas en général à des optima de Pareto. Ensuite et surtout, les prix ne peuvent résoudre simultanément la question de l'allocation des ressources rares et de la dissémination de l'information, dès lors que prévaut *une incertitude sur la qualité*. Par nature le marché du travail n'est pas équilibré puisqu'il y a asymétrie d'information entre les salariés et les dirigeants de l'entreprise, le crédit est rationné car le banquier ne peut complètement contrôler le comportement opportuniste de l'emprunteur, le marché des produits lui-même peut ne pas s'équilibrer

lorsque prix et qualité sont interdépendants. Last but not least, la « *new political economy* » reconnaît une certaine autonomie aux processus politiques qui n'ont pas de raison de se borner à mettre en oeuvre des optima de Pareto ou de restaurer la pureté des ajustements de marchés. Que l'on ajoute le rôle déterminant d'externalités liées à l'essor des connaissances, à l'éducation, aux infrastructures publiques, et l'on a ainsi les bases des « *nouvelles théories de la croissance* ». Joseph Stiglitz et Paul Romer seraient les figures emblématiques de cette seconde conception qui appartient plutôt au programme du *néo-classicisme méthodologique*. Les outils sont ceux de la théorie micro-économique mais sont introduites toutes les imperfections ou externalités qui définissent la structure même du problème posé aux macroéconomistes. Ce second courant laisse ouverte la possibilité d'une intervention stabilisatrice et bénéfique des pouvoirs publics, contrairement au premier dont le projet est au contraire d'éliminer tout pouvoir discrétionnaire de ces derniers.

On est donc fort loin de la mécanique des agrégats de la Comptabilité Nationale et des modèles macro-économétriques qui firent les beaux jours des prévisionnistes dans les années soixante. L'opposition entre libéraux et interventionnistes qui se conjuguait hier sous la forme des controverses entre monétaristes et keynésiens se décline aujourd'hui à travers les passes d'arme entre *nouveaux classiques* et *nouveaux keynésiens*².

2. Les années quatre-vingt : les mêmes outils de la théorie micro-économique mais un éclatement des domaines selon les hypothèses ad hoc.

Notre macroéconomiste des années soixante fait une seconde expérience, a priori traumatisante. Alors qu'à son époque, un petit nombre de modèles suffisait à baliser le champ des théories économiques (la théorie de l'équilibre général pour le calcul économique, le modèle IS-LM pour la politique de courte période, les modèles de croissance de type Solow ou Ramsey pour l'orientation des stratégies de croissance,...), quelle n'est pas sa surprise face à la multitude des modèles qui, dans chacun des champs de la macro-économie, se disputent la légitimité et la reconnaissance. La théorie micro-économique a donc triomphé mais elle opère à partir d'hypothèses en termes d'information, de pouvoir, de procédures de coordination, qui sont tellement distinctes les unes des autres que l'observateur extérieur a les plus grandes difficultés à discerner lesquelles sont les plus pertinentes et quelles sont les conclusions qui sont les plus robustes (il semble ne pas en exister !) et sur lesquelles pourraient s'appuyer les responsables de la politique économique.

Ainsi en est-il pour la *nouvelle micro-économie du marché du travail* : le contrat de travail se distingue du contrat de service par une multitude de caractéristiques, dont chacune est isolée et reprise comme hypothèse centrale dans l'une ou l'autre des branches de la théorie. On peut d'abord souligner la différence de réaction à l'incertitude du contrat de travail et du contrat de service traditionnel, puis expliciter une composante assurantielle dans un contrat salarial à plusieurs périodes, comme le fait la théorie des contrats implicites. Dans un second temps, les analyses en terme de salarie d'efficacité partent de l'hypothèse que le salaire offert par la firme est une variable incitative à l'effort et à la loyauté, d'où la possibilité d'un écart avec le salaire walrasien. Mais le contrat de travail fait l'objet de jugement en terme de justice sociale, ce qui implique des propriétés originales tant en terme

² Le lecteur l'aura sans doute noté, le mot nouveau est fort à la mode pour désigner les divers courants de la recherche en macro-économie. Qui oserait se proclamer ancien keynésien, vieux classique ou archaïque marxiste ! La section II revient sur l'origine de cette inflation du terme « nouveau ».

de refus de baisse du salaire nominal que d'échange don contre don. Enfin, les salariés peuvent se doter de syndicats qui négocient des conventions collectives avec les entreprises ou leurs associations professionnelles. Autant de changements extrêmement intéressants par rapport à la représentation traditionnelle en terme d'offre et de demande sur le marché du travail. D'un strict point de vue théorique, les interprétations du chômage s'en trouvent renouvelées et enrichies.

Pourtant, d'un point de vue empirique, les variations dans le temps et dans l'espace du chômage ne trouvent d'explication générale et satisfaisante dans aucune de ces hypothèses. En outre, le drame est alors qu'aucune de ces formalisations ne l'emporte sur les autres,...ne serait-ce que parce qu'elles sont l'expression de choix a priori, subjectifs, des modélisateurs et que les tests empiriques ne viennent que très rarement départager ces hypothèses concurrentes³. Pour faire image, la théorie du choix rationnel s'est coulée dans toute une série d'*hypothèses ad hoc*, chacune d'entre elles explorant une caractéristique du phénomène étudié, sans que l'on cerne vraiment si elle est constitutive, centrale, importante, accessoire ou périphérique. Il est donc particulièrement difficile de repérer les lignes de force qui structurent le champ des recherches macro-économiques éclatées en une myriade de domaines. On pourrait reprendre la même démonstration pour les modèles de concurrence imparfaite⁴, l'analyse de la crédibilité de la politique monétaire, la gestion du change,....

Cette diversité et coexistence de programmes de recherche extrêmement spécialisés semblent s'accroître avec le nombre des économistes, selon un principe de division du travail qui produit tout à la fois l'efficacité des résultats dans le sous domaine, mais une certaine perplexité quant au tableau d'ensemble que l'on peut en tirer. Les théories micro ont transformé la macro-économie mais elles sont loin de livrer le message clair et pédagogique qui contribua au succès de la théorie keynésienne. Victoire à la Pyrrhus donc.

3. Les années quatre-vingt-dix : vers un rapprochement des programmes de recherche des cycles réels et des nouveaux keynésiens ?

Telle était sans doute la situation dans les années quatre-vingt. Depuis lors, les deux grands programmes de recherche qui visent des fondements micro-économiques à une macro-économie ont eu tendance à se rapprocher quelque peu.

- D'un côté, le développement même des travaux de l'approche des cycles réels (RBC) a conduit à lever plusieurs des hypothèses qui étaient pourtant fondatrices car directement inspirées d'une approche walrasienne. Ainsi, l'hypothèse de concurrence parfaite cède-t-elle la place à diverses modélisations de la concurrence imparfaite, ce qui affecte bien sûr les conclusions. De la même façon, d'autres chercheurs ont introduit le fait que les salaires sont très généralement négociés, rupture importante par rapport à la conception initiale d'un marché du travail de même nature que le marché des produits. De la même façon, tout en maintenant l'hypothèse d'anticipations rationnelles, de fait extrêmement ambitieuse et discutable au fur et à mesure que se complique le problème d'optimisation que les agents

³ Lire à ce propos Pierre Cahuc et André Zylberberg (1996), dont l'intérêt majeur est de fournir une revue de littérature extrêmement complète, tant des théories que des études économétriques.

⁴ En effet, si la concurrence parfaite est un concept parfaitement défini par une série de conditions précises, on obtient autant de formes de la concurrence que de types d'imperfections introduites (nombre de participants au marché, barrières à l'entrée, comportements stratégiques ou paramétriques, appréciation de la qualité, etc...).

économiques sont sensés résoudre, d'autres travaux ont mis en évidence les conséquences de l'hétérogénéité des agents sur les résultats stylisés de premiers modèles de RBC. Les années quatre-vingt-dix ont ainsi marqué une atténuation du caractère extrême des hypothèses initiales, les recherches allant dans le sens d'une plus grande pertinence des hypothèses adoptées.

- D'un autre côté, les nouveaux keynésiens avaient de longue date mis en avant comment diverses imperfections informationnelles pouvaient engendrer des résultats de type keynésiens, qu'il s'agisse de modèles avec négociations salariales imbriquées, de formalisations en terme de coûts d'ajustement ou encore de modèles plus généraux dans lesquels l'interdépendance du prix et de l'appréciation de la qualité empêche un fonctionnement walrasien des marchés. Le point de départ est aussi la micro-économie, mais à la différence de la théorie des cycles réels, les asymétries et imperfections d'information jouent un rôle déterminant. Sous la pression de l'argumentation de Robert Lucas à propos de la dépendance des comportements individuels vis-à-vis des annonces de politique économique, la plupart de ces auteurs néo-keynésiens ont accepté l'hypothèse d'anticipations rationnelles quant bien même elle ne serait pas validée par les données empiriques⁵. Dans la nouvelle macro-économie, le postulat d'anticipations rationnelles semble indiscutable d'un strict point de vue de modélisation et de théorie. On peut alors montrer que des résultats plus ou moins typiquement keynésiens peuvent être obtenus moyennant les hypothèses différentes, a priori plus acceptables que celles des premiers modèles de cycles réels⁶.

Maints observateurs en ont conclu qu'à la fin des années quatre-vingt-dix, ces deux programmes de recherche avaient de plus en plus d'intersection. Pour reprendre les termes d'Olivier Blanchard (1997:245) : « Les rigidités nominales et leur implication pour les mouvements de courte période de la production sont à l'origine des différences marquées entre la macro et la micro-économie. (...) Les « nouveaux keynésiens » ont montré qu'en stricte logique, de petites rigidités peuvent se cumuler et avoir des effets considérables... Mais ces explications ne sont-elles pas ad hoc (...) ? C'est la raison des efforts récurrents en vue de reconstruire une macro-économie sans recours à des rigidités nominales. La plus récente a été celle des cycles réels (RBC) (...). Mais les faits sont têtus. Quinze ans après le lancement de cette approche, les rigidités ont pénétré à nouveau les modèles de cycles réels. Si l'on excepte l'esthétique, les modèles de Robert King, Larry Christiano et Martin Eichenbraun ne sont pas très différents des modèles développés par John Taylor au milieu des années quatre-vingt. La raison n'est pas difficile à trouver. A tort ou à raison, le modèle IS-LM et ses cousins intellectuels, le modèle Mundell-Fleming et les diverses incarnations en terme de modèles agrégés de demande et d'offre se sont avérés extrêmement utiles pour analyser les fluctuations et les effets de la politique. » Cette longue citation pose sous un jour intéressant la question de la nouveauté. On s'en souvient, le projet des cycles réels était de montrer que la macro-économie n'avait besoin de nulle imperfection pour retracer les faits stylisés, nouveauté radicale par rapport au keynésianisme. Dans les années quatre-vingt-dix, l'innovation suivante consiste à retrouver les résultats traditionnels du modèle IS-LM...dont la contestation par le monétarisme puis l'école de Chicago avait constitué le point de départ de la recherche de bases walrasiennes à une macro-économie, a-keynésienne, voire anti-keynésienne. Apparemment, retour à la case départ, mais changement radical d'outils.

⁵ C'est le cas de Robert Solow (1997), point sur lequel la section III revient plus en détail.

⁶ La démarche de Frank Hahn et Robert Solow (1995) est exemplaire à cet égard, puisqu'elle montre que la recherche de base micro-économique n'est pas synonyme de nouvelle théorie classique.

4. Des aspects normatifs plus marqués que les préoccupations de réfutabilité.

Le fait que la théorie keynésienne émerge de l'incapacité des théories classiques de l'entre-deux-guerres à rendre compte de la persistance du chômage lui a toujours conféré une vocation *explicative* plus que normative, avec un fort intérêt pour les applications pratiques et les *tests empiriques*. Il faut en effet se souvenir que la conjonction des comptabilités nationales et des techniques économétriques a permis l'estimation des premiers modèles macro-économiques d'inspiration keynésienne...qui au demeurant se trouvaient avoir quelques vertus prédictives jusqu'au milieu des années soixante. Les critiques dévastatrices (et justes en théorie) de Lucas ont fait douter du caractère structurel de ces modèles, ouverts sur les anticipations devenues rationnelles et les annonces de politique économique. Les modèles macro-économétriques sont tombés en discrédit...alors que leurs performances ne sont pas si médiocres qu'il paraît. En outre, en continuant à comparer prévisions et réalisations, ils permettent de cerner le degré d'adéquation des hypothèses aux observations et éventuellement de détecter le changement dans telle ou telle relation.

Par contraste, la nouvelle théorie classique *s'affranchit* de la discipline exigeante de tests économétriques pour préférer *la simulation par calibrage et paramétrage* des coefficients susceptibles de retracer au mieux la dynamique économique...quitte à ce que les valeurs retenues soient hautement improbables à la lumière de ce que livrent tant les données de panel que les séries macro-économiques. De la même façon, les théoriciens s'attachent plus à cerner la *cohérence logique* de leurs hypothèses que d'en dériver des conséquences en matière de tests empiriques. A cet égard il est rarissime qu'un théoricien ait abandonné l'un de ses modèles fétiches au vu des écarts systématiques et cumulatifs entre ses conclusions et les observations qualitatives (les faits stylisés) ou quantitatives (tests économétriques). Il est d'ailleurs significatif que la plupart des nouvelles théories du marché du travail ne passent pas les tests les plus simples concernant les profils temporels ou les comparaisons internationales de taux de chômage...Et pourtant elles continuent à susciter de constantes extensions et d'alimenter maintes recommandations en termes de réformes des institutions du marché du travail.

La troisième surprise de notre Belle au bois dormant économiste tient au paradoxe de la réfutation en économie. Lorsqu'ils font de l'épistémologie, les économistes ne manquent pas de se référer aux principes poppériens, que l'on pourrait imaginer irriguer leurs recherches quotidiennes. Rien n'est moins sûr car, par rapport à l'époque où Lawrence Klein présentait une synthèse entre les préoccupations théoriques et empiriques, la profession des macro-économistes a éclaté en une myriade de spécialités qui font que le travail du théoricien se trouve fort éloigné de celui de l'économètre, plus encore de celui du conseiller du prince. De multiples travaux économétriques sont menés grâce à des données beaucoup plus diverses et sans doute de meilleure qualité que par le passé. Et pourtant, il est extrêmement peu fréquent de voir le démenti empirique réorienter significativement et durablement les recherches théoriques. La théorie prime sur l'empirie de sorte que se trouve rompu l'un des grands apports de la « révolution keynésienne » ...si l'on ose encore utiliser ce terme.

En quelque sorte, la fidélité des modèles macro-économiques à l'axiomatique prime sur leur pertinence et leur pouvoir explicatif. Il n'est pas inexistant mais ce n'est pas l'objectif central qui canalise les efforts des macroéconomistes. Certains d'entre eux donnent l'impression de croire qu'une fois qu'ils auront trouvé le « bon modèle », une gamme très large de phénomènes empiriques se trouvera expliquée, sur le modèle des avancées en sciences physiques par exemple. A en croire des économistes renommés, une telle découverte

n'est jamais intervenue en économie⁷. Plus encore, cette adéquation entre les prédictions de la théorie et l'observation est supposée intervenir de façon quasi-indépendante du mouvement d'aller-retour entre formulation des hypothèses et tests de leurs conséquences, sans que le critère de réfutabilité, cher à Karl Popper et souvent célébré par les économistes, n'intervienne pour guider ce processus de sélection et d'orientation de la théorisation.

5. Peu de résultats irrécusables dans le coeur de la discipline mais exportation de ses outils à des sciences sociales voisines.

Le macroéconomiste des années soixante pourrait nourrir l'espoir de trouver dans les années quatre-vingt-dix un corpus de résultats fermement établis tant par la déduction axiomatique que par les tests empiriques répétés sur un ensemble de pays et de périodes. Or il n'observe rien de tel : on serait bien en peine de lui fournir une quelconque « loi économique » qui serait fondée et nouvelle par rapport à la théorie de son temps. Les spécialistes ont toujours autant de vues divergentes sur l'impact d'une même mesure, alors même qu'ils utilisent à peu près les mêmes outils et reconnaissent les mêmes critères de validité. Par exemple, les controverses sur l'efficacité comparée des politiques budgétaire et monétaire n'aboutissent plus du tout aux mêmes conclusions, ne serait-ce que parce que le régime monétaire et financier, national comme international, a beaucoup changé : une même mesure n'a plus les mêmes effets en 1997 qu'en 1967. En un sens la théorie macro-économique s'est implicitement adaptée au flux des transformations structurelles qui sont intervenues et qui ont été nombreuses, affectant le marché du travail, les sources de l'avantage comparatif, les origines et les objectifs du changement technique, sans compter bien sûr le pouvoir de négociation des divers groupes sociaux.

Observant l'économie américaine des années quatre-vingt-dix, les théoriciens sont mêmes tentés d'y voir l'expression d'une nouvelle conception de la politique économique (voir section III, ci-après) et les conjonctures tout à fait originales observées en Europe et au Japon relancent les interrogations sur les théories macro-économiques pertinentes. Peu, voire aucune, sont à même d'expliquer l'ensemble des faits stylisés qui sont intervenus depuis trente ans dans les diverses économies avancées comme en voie de développement. Mais notre macroéconomiste réveillé à la vie active s'étonnerait sans doute qu'une discipline, la micro-économie, qui a si peu su avancer dans la compréhension en profondeur des phénomènes qui en constituent le coeur ait exporté ses outils (à savoir la théorie des choix rationnels) à une série de disciplines voisines, pour lesquelles leur usage est loin d'être naturel (sociologie, sciences politiques, droit, histoire, voire psychologie...).

En d'autres termes, alors que la macro-économie occupait une place de choix dans la discipline économique, de nos jours ce n'est que l'un des multiples chantiers de l'application de l'axiomatique des choix rationnels, dont on n'est pas sûr d'ailleurs qu'elle apporte les solutions attendues à une discipline par définition immergée dans le flot des transformations politiques, économiques et industrielles. Pour nuancer ce jugement, il faut admettre qu'un certain nombre de macroéconomistes se sont mis à rechercher dans l'histoire économique et politique des précédents ou des analogies avec la situation contemporaine, à propos par exemple de l'effondrement de l'empire soviétique comparé à celui de l'empire austro-hongrois ou encore le processus d'intégration monétaire aux Etats-Unis comme référence utile aux évolutions observées en Europe en réponse au traité de Maastricht. Dans ces deux cas, l'histoire économique est une aide à la reconfiguration de la théorie et non pas une simple application des modèles canoniques du moment.

⁷ Tel est le message central d'Edmond Malinvaud (1996).

6. De l'économétrie...à la métrie ; ou les dangers d'une macro-économie sans théorie.

On s'en souvient, une alliance vertueuse s'était nouée entre l'émergence de la théorie keynésienne et l'usage des techniques économétriques. Sous l'impulsion des Ministres des Finances, des Banques centrales ou encore des organes de planification, les économistes avaient entrepris de tester les relations de base que mettait en avant la Théorie Générale. L'espoir était celui d'un affinement progressif des équations dites structurelles portant sur la consommation, l'investissement, le commerce extérieur, les prix, les salaires,... Il était alors possible de calculer une forme réduite du modèle macro-économique, afin d'évaluer les multiplicateurs de politique économique. Lorsque l'exercice s'avérait possible on pouvait expliciter les canaux à travers lesquels se propageaient les décisions, tout en aboutissant à une évaluation quantitative de l'impact final.

Le paysage intellectuel a bien changé dans les années quatre-vingt. D'une part un certain nombre de théoriciens considèrent que les relations macro-économiques sont trop complexes et ouvertes sur les anticipations pour que l'on puisse espérer mettre en oeuvre des relations structurelles stables au cours du temps : ils ont tendance à raisonner en termes de chocs exogènes sur un système dont on ne connaît que les réactions globales. D'autre part, les techniques économétriques portant sur les séries chronologiques se sont considérablement développées au point d'autoriser des modèles originaux, uniquement fondés sur les propriétés stochastiques des séries constituantes dont on tente d'extraire au mieux l'information pertinente. Les modèles VAR, à correction d'erreur, les techniques de cointégration, les tests de racine unitaire, autant d'outils qui ont ouvert une nouvelle conception de la macro-économie : donnez moi une innovation, c'est-à-dire une variable aléatoire conçue comme écart au modèle déterministe et je vous dirai quel est son impact sur les diverses variables macro-économiques qui intéressent les décideurs.

Dans le meilleur des cas, la théorie se traduira par une restriction sur la valeur des paramètres du modèle VAR, mais pour la prévision, le macroéconomètre aboutit à une véritable boîte noire dans laquelle les mécanismes de causalité et les interdépendances ne sont plus directement observables...si ce n'est à travers une nouvelle définition purement économétrique de la causalité. A l'extrême rigueur dans certains articles, ce sont les propriétés stochastiques des séries composantes qui sont analysées, absolument pas les grandes questions macro-économiques. La macro-économie empirique a ainsi complètement divorcé de la théorie économique, de sorte que l'on peut se demander si certains économètres ne nourrissent pas le secret espoir d'aboutir à des résultats *sans aucune théorie économique* sous-jacente. Mais la difficulté est que jusqu'à présent aucun de ces modèles ne s'est avéré fournir une approximation acceptable et surtout stable dans le temps: interviennent en permanence des changements dans les paramètres dont on ne sait que rarement expliquer la nature et l'origine.

TABLEAU 1 : 1967, 1997 : UN COMPLET CHANGEMENT DE PARADIGME POUR LES THEORIES MACRO-ECONOMIQUES

	La synthèse keynésienne classique	La nouvelle économie classique
1. Vision	<ul style="list-style-type: none"> • Marchés fondamentalement instables. • Etat nécessaire à la stabilisation macro-économique. 	<ul style="list-style-type: none"> • Marchés fondamentalement stables. • Etat a priori perturbateur.
2. Question centrale	Expliquer le chômage involontaire.	Rendre compte du cycle sous l'hypothèse de marchés walrasiens.
3. Concepts de base	<ul style="list-style-type: none"> • Dichotomie Entreprises/Salariés Epargne/Investissement. • Demande effective. • Liquidité et incertitude. 	<ul style="list-style-type: none"> • Agent (représentatif) optimisant sur un horizon intertemporel. • Les marchés s'équilibrent. • Chocs monétaires ou réels.
4. Outils	<ul style="list-style-type: none"> • Chiffrement par la Comptabilité Nationale. • Relations entre agrégats macro-économiques. • Tests de modèles économétriques utilisés en simulation. 	<ul style="list-style-type: none"> • Simplification (souvent extrême) d'un modèle d'équilibre général • Choix du producteur et du consommateur en présence de chocs de productivité (effets de substitution). • Calibrage et simulation pour reproduire les faits stylisés.
5. Résultats	<ul style="list-style-type: none"> • Stabilité d'un équilibre de sous-emploi. • Dans ce contexte, le budget et la monnaie ont un impact réel. • Les interventions publiques facilitent les décisions privées. 	<ul style="list-style-type: none"> • Reproduction du cycle économique sous des hypothèses de <i>plein emploi</i>. • La monnaie est neutre à long terme. • Les interventions publiques altèrent les incitations privées.
6. Recommandation de politique économique	<ul style="list-style-type: none"> • L'Etat peut et doit agir sur la demande. • La stabilisation conjoncturelle est du ressort de l'Etat. 	<ul style="list-style-type: none"> • L'Etat doit s'abstenir d'une politique budgétaire active. • Il faut minimiser les effets défavorables des interventions (micro-économiques) de l'Etat.

Plus encore, la partie stochastique des évolutions macro-économiques l'emporte sur la partie déterministe, ce qui heurterait sans doute beaucoup l'intuition des pères fondateurs que sont John-Maynard Keynes, Nicolas Kalecki, Nicholas Kaldor, Richard Goodwin et bien d'autres keynésiens, classiques ou marxistes. Au-delà des prouesses techniques, il est assez improbable que *la métrie* transforme l'économétrie et de ce fait renouvelle la macro-économie.

Si l'on rassemble ces changements, il est clair que la théorie macro-économique a changé de paradigme : vision, question centrale, concepts de base, outils, résultats et recommandation de politique économique (Tableau 1). Mais ces nouveautés en macro-économie rendent plus incertaine encore notre compréhension du monde environnant. Elles sont loin d'aboutir à une théorie de plus en plus générale et rigoureuse. Or la nouveauté ne doit-elle pas favoriser la constitution d'un corpus scientifique de résultats bien établis ? Ou en économie n'est-elle que la destruction d'illusions antérieures ou l'application de nouveaux outils à d'anciens problèmes non résolus ? Cette situation particulière de l'économie mérite quelques analyses.

II. STATUT ET ROLE DES NOUVEAUTES DANS LA RECHERCHE ECONOMIQUE ?

Les disciplines scientifiques ne cherchent-elles pas l'avancée des connaissances plutôt que la nouveauté en tant que telle ? Toutes les nouveautés ont-elles la même importance ? Quel est le rôle de la nouveauté dans la structuration du champ professionnel des économistes ? Telles sont les trois questions qui invitent à s'interroger sur les raisons, la nature et l'impact des nouveautés en macro-économie.

1. La nouveauté : preuve d'avancées scientifiques...ou effet de champ de la profession des économistes ?

Il est a priori de très multiples raisons à la recherche de nouveauté dans l'analyse économique et la macro-économie en rajoute quelques unes, du fait de l'*historicité forte* des phénomènes qu'elle entend formaliser. Les explications s'échelonnent entre deux extrêmes que constituent respectivement l'*épistémologie positiviste* d'une part, le *relativisme de la sociologie des réseaux scientifiques* de l'autre.

- A tout seigneur tout honneur. Les macroéconomistes aiment à se rassurer en affirmant que *les nouveautés du temps présent corrigent les erreurs du passé*. John-Maynard Keynes corrige les erreurs d'Alfred Pigou, puis à son tour Robert Lucas mettrait à jour les faiblesses de la Théorie Générale...pour proposer une théorie encore plus générale. On pressent bien que c'est là une vision fort optimiste du processus de recherche. En effet, la nouvelle économie classique donne une base micro-économique aux régularités qu'elle entend étudier au niveau de l'économie globale, mais au prix de l'abandon des notions de demande effective, de sous utilisation des capacités de production et plus encore de chômage involontaire. Au sens strict, Elle n'est en rien la généralisation de la théorie keynésienne au sens où la théorie de la relativité généralise et étend la mécanique newtonienne. Cela n'empêche pas nombre d'étudiants de Ph.-D. de considérer que la littérature des cinq dernières années contient tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur la

macro-économie⁸...et ce trait n'est pas sans conséquence sur la dynamique de la profession.

- Ce dernier exemple montre que pour certains économistes la théorie devrait procéder par englobement de constructions partielles en un ensemble de plus en plus concentré sur un petit nombre de propositions. *La nouveauté serait alors synonyme de généralité*. C'est encore une vision fort optimiste puisque, comme l'a déjà souligné la précédente section, les recherches macro-économiques contemporaines se caractérisent plutôt par une avalanche d'hypothèses particulières qui donnent naissance à autant de sous domaines, de plus en plus étanches les uns par rapport aux autres. Les techniques de modélisation circulent d'un champ à l'autre, mais pas les résultats qui sont de plus en plus spécifiques et qui peuvent de moins en moins prétendre à la généralité. En témoigne la multiplication des revues académiques, phénomène qui appelle aussi une explication en terme de sociologie des réseaux scientifiques.
- Mais il est une autre conception de la modélisation en économie, qui s'oppose à l'espoir de construction d'une grande théorie unificatrice. A l'Ecole de Chicago, assez représentative de cette seconde tendance, s'opposent, en terme de méthode s'entend, les économistes du M.I.T. qui visent à construire des modélisations partielles adaptées aux questions posées à une époque et pour une économie donnée. Cette approche située et modeste, n'est pas sans justification, dans la mesure où la macro-économie est souvent utilisée pour guider les décisions des Banquiers Centraux et des Ministres des Finances, et plus généralement des décideurs politiques. On peut ainsi imaginer que les chercheurs, même les plus théoriciens, tiennent compte, implicitement ou explicitement, de cet agenda politique, qui lui-même répond aux déséquilibres majeurs observés dans l'économie considérée. *Les nouveautés* en matière de théorie macro-économique seraient le *reflet du déplacement des centres d'intérêt de la politique économique*. Le statut épistémologique de ces avancées serait assez incertain puisque, tout comme le changement technique pour les entreprises, l'évolution des théories macro-économiques dépendrait beaucoup du lieu de leur élaboration et des problèmes déterminants observés à chaque époque. Ce ne serait que rétrospectivement que l'on pourrait qualifier de théorie macro-économique la synthèse des enseignements partiels tirés d'observations locales et historiquement datées. Au passage cette conception a le mérite d'expliquer pourquoi, tels les militaires d'opérette, les macroéconomistes sont toujours prêts à gagner la guerre d'hier : lutter contre le chômage alors que l'on bute sur le plein-emploi⁹, continuer à éradiquer une inflation cumulative depuis longtemps disparue¹⁰, continuer à déréglementer des marchés financiers proches d'une instabilité systémique.
- Mais il est une explication plus structurelle à la permanente recherche de nouveautés par les théoriciens de la macro-économie. Il suffit de se souvenir que dans le mode de production capitaliste, *l'innovation est permanente* tant du fait de la concurrence entre les entreprises que pour mieux répondre aux conflits du travail et à la nécessité de contrôle des

⁸ C'est un travers que dénonce Edmond Malinvaud (1996) qui dans ses analyses les plus récentes rejoint nombre de conclusions traditionnellement attribuées à l'hétérodoxie. Lire Frédéric Lordon (1997).

⁹ Tel semble avoir été l'obstacle rencontré par beaucoup de keynésiens qui continuèrent à élaborer un modèle marqué par la sous-utilisation des capacités de production et le chômage involontaire alors que la situation de la fin des années soixante avait basculé dans une toute autre configuration.

¹⁰ Les recherches de la fin des années quatre-vingt-dix sont encore marquées par le danger inflationniste alors qu'au Japon et en Europe pointent les risques d'une déflation.

salariés. L'analyse se complique encore lorsque l'on tient compte de la généralisation des constitutions de type démocratique qui introduisent une nouvelle source d'évolution dans la dynamique macro-économique¹¹. Dans cette vision on comprend pourquoi les relations Etat-économie sont si prégnantes dans les recherches en macro-économie et que le clivage entre libéraux et interventionnistes traverse les décennies et les zones géographiques. Le macroéconomiste aurait alors la tâche difficile de construire des modèles tangents aux compromis socio-politiques en vigueur, qui eux-mêmes enregistrent des phases d'émergence, d'essor puis de remise en cause. L'historicité des théories macro-économiques serait donc liée à *l'histoire des institutions économiques et politiques du capitalisme*.

- Enfin, on peut imaginer à la suite de Pierre Bourdieu que les théories proposées par les chercheurs soient l'expression de leurs positions respectives dans le champ des rivalités qui se déploient au sein de leur profession¹². *La recherche de la nouveauté* serait ainsi la conséquence directe des effets de structure, liés à *la configuration de la profession des économistes*, que ses particularités tiennent aux procédures de recrutement (publier ou périr), aux critères de publication (qui oserait soumettre à une revue un article explorant de vieilles questions ?), ou plus généralement à l'opposition entre dominants et dominés. Les positions les plus enviables seraient obtenues par ceux qui apportent la plus grande nouveauté en termes d'outils, de questions, de concepts et plus encore de paradigmes... C'est une invitation à s'interroger sur la nature et le degré de nouveauté, au-delà de la satisfaction évidente que semble donner à son auteur et indirectement à la profession l'étiquette « nouvelle théorie macro-économique¹³ ».

2. Toutes les nouveautés ne se valent pas.

D'un point de vue strictement épistémologique il faudrait s'interroger sur le statut de la nouveauté dans la recherche scientifique. Après tout, le critère discriminant est celui de vérité, qu'elle ait été établie hier ou aujourd'hui. Par ailleurs, les sciences de la nature font un usage modéré de ce terme, puisque les avancées sont caractérisées par les hypothèses fondatrices et les résultats obtenus. Les recherches sur la société font un usage beaucoup plus fréquent des termes de « nouvelle théorie », « nouveau modèle »...quitte à ce qu'un examen plus approfondi montre que la nouveauté est toute relative...et surtout que les enseignements tirés de l'approche n'éclairent pas de façon totalement satisfaisante le phénomène sous revue. D'un point de vue plus pragmatique, il convient de distinguer entre le simple effet de présentation qui valorise par principe la nouveauté des résultats, même s'ils sont anciens, et le degré plus ou moins grand de la percée conceptuelle ou intellectuelle qui est proposée à la communauté des macro-économistes. Par ordre de difficultés croissantes de l'innovation, on serait tenté de soumettre à la discussion la taxonomie suivante.

¹¹ Ce fut un thème précocement étudié par Joseph Schumpeter tout au long de sa carrière et de ses ouvrages, et que reprennent à leur manière les théories du « public choice » et la « new political economy ».

¹² C'est ce qu'a tenté de mettre à jour Frédéric Lebaron (1997), sans toujours y parvenir tant la tâche est difficile pour l'observateur extérieur comme pour les économistes qui sont parties prenantes à ces luttes de classement et de reconnaissance.

¹³ Le succès n'est pas garanti comme le montre la comparaison de la nouvelle économie industrielle avec les nouveaux économistes. Il est des nouveautés qui ne font pas époque.

- Le premier type de nouveauté concerne les *outils* de la macro-économie, *engendrés par les avancées mêmes de la discipline*. On ne saurait négliger cette source de nouveauté. Si par exemple on compare deux éditions successives du *New Palgrave Dictionary of Economics*, à un siècle d'écart même l'analyste le plus réticent à l'idée de progrès dans la science économique ne manquera pas d'être frappé par la précision, la diversité et l'articulation des concepts, qui un siècle auparavant étaient encore dans les limbes ou le balbutiement. Il est une certaine cumulativité de l'analyse économique dont les concepts semblent s'engendrer les uns les autres. Il est cependant des cas dans lesquels la percée est plus dans les outils de représentation que dans les concepts de base. On songe à cet égard au succès remarquable des nouvelles théories de la croissance dites du progrès technique endogène. Paul Romer a moins découvert l'existence des rendements croissants qu'il n'a trouvé un formalisme, au demeurant inspiré d'Alfred Marshall, permettant de trouver une solution au problème du producteur, alors même qu'existent des externalités liées à l'innovation. En termes conceptuels, mais pas analytiques, les travaux d'Allyn Young puis de Nicholas Kaldor et de ses successeurs mettaient déjà en oeuvre cette conception. Mais à cette époque, faute de formalisation micro-fondée, la majorité des économistes avait tendance à récuser l'existence de ces rendements croissants, précisément au nom de l'impossibilité d'un équilibre du programme de la firme. Les outils sont importants en ce qu'ils permettent de parler de phénomènes de longue date réputés dignes d'intérêt, mais dont la schématisation posait problème.
- Il est une seconde source de nouveauté, liée à *l'importation* dans l'analyse économique *d'outils et de formalisations empruntés à d'autres disciplines*. Ainsi, dans les années soixante et soixante-dix, les techniques du contrôle optimal ont été transposées de la mécanique aux théories de la croissance. Plus récemment, certains modèles de physique statistique ont été mobilisés par les économistes pour tenter de surmonter les problèmes du passage micro-macro, en présence de comportements qui dépendent de l'environnement immédiat ou encore d'un champ moyen observé sur l'espace considéré. Les modèles évolutionnistes ont pour leur part emprunté aux techniques statistiques, en recourant par exemple à des modèles d'urne de Polya. D'autres chercheurs encore s'attachent à utiliser l'équivalent d'une loi des grands nombres pour surmonter les difficultés de l'agrégation des fonctions de demande individuelle. Certains spécialistes des marchés financiers ont montré comment les opinions sur l'évolution des cours pouvaient se former et s'exprimer à travers des équations empruntées à la thermodynamique. On serait tenté d'émettre la conjecture que ces outils importés ont en général rencontré moins de succès que les outils forgés de façon endogène par les économistes aux prises avec les problèmes spécifiques qu'ils rencontrent. Ces deux types de nouveauté n'ont d'ailleurs pas les mêmes conséquences.
- Plus intéressantes encore sont les nouveautés qui concernent les *questions centrales de l'analyse macro-économique*. Dans ce cas on pourrait de même distinguer entre l'évolution endogène et exogène des déséquilibres associés à un régime de croissance. Dans le premier cas, c'est le succès même du régime qui fait émerger des nouveaux problèmes. Quitte à simplifier beaucoup, la permanence d'un équilibre de sous-emploi appelle au dépassement de la conception classique des ajustements du marché du travail, les conceptions keynésiennes qui ont cet objet conduisent à des réformes privilégiant l'emploi plus que la stabilité des prix, ce qui à son tour donne une chance au regain du monétarisme qui lui-même appelle un renouveau de la théorie néoclassique. Dans le second cas, ce sont des évolutions, réputées a priori exogènes, qui suscitent le déplacement du centre d'intérêt des macroéconomistes. Après les deux chocs pétroliers, les fonctions de production ont commencé à incorporer l'énergie et les matières premières. Depuis le milieu des années

quatre-vingt, les technologies de l'information ont retenu l'attention et ont été incorporées progressivement dans les traitements de l'innovation, de la productivité, de l'investissement. On ne saurait négliger cette source d'évolution de la théorie macro-économique. Elle culmine par exemple à propos du traité de Maastricht qui pose des problèmes sans précédent aux théories de l'Etat et de la politique économique. Non seulement en matière de politique monétaire mais aussi de conception d'une entité publique qui n'est ni nationale ni fédérale¹⁴.

- Lorsqu'une innovation conceptuelle se combine avec de nouveaux outils pour traiter de questions, anciennes ou nouvelles, on peut parler de *changement de paradigme*. La théorie keynésienne des années soixante appartient clairement à cette catégorie lorsqu'on la compare aux balbutiements de l'entre-deux-guerres. Mutatis mutandis, la nouvelle macro-économie classique propose de nouveaux habits techniques au vieux paradigme néoclassique. Mais, pour les jeunes chercheurs épris de technique, cela a toutes les apparences d'un nouveau paradigme puisqu'il combine optimisation intertemporelle, techniques économétriques de type racine unitaire ou coïntégration, calibrage et simulation dynamique. Simultanément la question centrale de l'analyse macro-économique s'en trouve déplacée : le chômage n'est plus que la conséquence d'une dynamique stochastique qui perturbe un équilibre intertemporel dans lequel le chômage est exclusivement volontaire. On peut donc parler de l'émergence d'*une nouvelle façon de faire de la théorie macro-économique* au cours des quinze dernières années.
- Enfin, il est une étape rarement atteinte au cours de laquelle divers paradigmes antérieurement conçus comme antagoniques parviennent à être réconciliés au sein d'une *construction plus générale*, qui les comprend comme cas particuliers. En outre, lorsqu'une telle synthèse théorique est réalisée, on peut trouver *de nouveaux résultats qui n'étaient accessibles par aucune des théories composantes*. Le modèle de la physique mathématique hante les théories économiques. Existe-t-il quelques exemples d'une telle synthèse ? D'un côté, Edmond Malinvaud a souligné que les économistes ne faisaient pas de telles découvertes, sans doute parce qu'ils négligeaient les aspects empiriques au profit des recherches en économie mathématique. Pour cet auteur « la plus grande part de la connaissance dans les sciences sociales vient de l'accumulation progressive et de l'étude d'éléments factuels, sans extension identifiable et rapide à des phénomènes *antérieurement insoupçonnés* » (1996:934). D'un autre côté, *la théorie du déséquilibre* fournit un remarquable exemple d'une réconciliation analytique entre chômage keynésien et chômage classique, qui en outre avaient l'intérêt d'éclairer la configuration d'*inflation contenue* applicable aux économies centralement planifiées de l'époque. Ainsi se trouvaient réconciliés, tout au moins en théorie, au moins trois types de littérature : la généralisation de l'équilibre général en dehors de l'équilibre walrasien, la théorie macro-économique de Pigou

¹⁴ On lira à ce propos Mario Dehove (1997).

TABLEAU 2 : LES RELATIONS DU NOUVEAU ET DU VRAI

LA THEORIE EST	ANCIENNE	NOUVELLE
FAUSSE	Epistémologie positiviste	Prime à la nouveauté, même erronée.
INDECIDABLE	En l'absence de réfutabilité et compte tenu de l'historicité de l'économie; le neuf remplace un critère défaillant de scientificité	
VRAIE	Oubli du passé de la discipline	Coïncidence du neuf et du vrai

*Des idées et des représentations
soumises à la mode ?*

*Un indice du caractère incertain
des théories économiques*

*La théorie comme processus
d'élaboration scientifique*

à Keynes et enfin la littérature sur les économies de type soviétique. Pourtant, prétextant que la construction manquait d'une théorie des prix¹⁵, la communauté internationale s'est empressée de réhabiliter le modèle walrasien, réduit à la portion congrue de l'agent représentatif. En outre, l'équilibre walrasien n'était après tout qu'un cas extrêmement particulier au sein de la construction de la théorie du déséquilibre.

La recherche du vrai et du général gouverne-t-elle la recherche en macro-économie ? A la lumière de l'exemple précédent on pourrait en douter mais il faut sans doute y regarder de plus près.

3. Nouveauté et critère de scientificité : l'épistémologie positiviste est quelque peu optimiste.

Arrivé à ce point de l'exposé le lecteur ne peut s'empêcher de se poser une question naïve mais dévastatrice. Pourquoi donc s'intéresser à la *nouveauté* des théories alors que tout ce qu'on leur demande est d'être *cohérente et pertinente*. Les développements précédents ont tenté de montrer que *l'unité de méthode* qui tend à prévaloir en macro-économie est loin d'impliquer une convergence des hypothèses de base et donc des conclusions, dont aucune n'est suffisamment robuste pour prévaloir dans une multiplicité de configurations. L'absence de résultats irréfutables et communs à un nombre significatif de modèles continue à marquer les années quatre-vingt, alors même qu'en terme de méthode, une fraction des nouveaux classiques tend à converger avec les nouveaux keynésiens. Cette instabilité des conclusions atteint son paroxysme dans les modèles issus de la théorie des jeux : le moindre changement dans les structures d'information, la séquence des actions ou même le concept d'équilibre retenu, affecte drastiquement les conclusions obtenues qui s'en trouvent fréquemment renversées. Quant à la pertinence de la macro-économie, on n'aura pas la cruauté de s'appesantir sur les piètres performances des meilleurs prévisionnistes (après tout l'avenir n'est-il pas ouvert sur les innovations chères à Popper ?). Faut-il souligner encore *que le paradoxe de la productivité* mis en évidence par Robert Solow n'est toujours pas élucidé, que les raisons du chômage européen restent toujours aussi controversées et que les conditions du maintien de la spéculation dans une zone de stabilité structurelle restent toujours aussi lointaines, même à une époque d'hyper rationalité des comportements et des anticipations.

On peut dès lors se demander si l'accent mis sur la *nouveauté* ne vient pas combler les lacunes d'une *scientificité défailante* (Tableau 2). Face à ce divorce entre les potentialités de la théorie macro-économique et ses modestes résultats, il est deux positions traditionnelles mais l'on voudrait en proposer une troisième plus respectueuse des évolutions observées dans le champ de la recherche académique comme celle des administrations économiques.

- La vision optimiste est celle de *l'épistémologie positiviste*. Avec la foi du charbonnier elle maintient que les idées fausses du passé, les conceptions erronées, les concepts flous et les idéologies partisans cèdent progressivement la place à un effort de clarification qui rejette les idées qui n'ont pas fait leur preuve, redresse les concepts mal formés, chasse les représentations qui, portées par les groupes d'intérêt, nuisent à la scientificité. Nouveauté et mouvement vers le vérifiable et le général iraient ainsi de pair. Peut être acceptable en

¹⁵ Allégation douteuse puisque les tous premiers travaux de Jean Pascal Bénassy par exemple recourraient à la concurrence imparfaite pour justifier la formation des prix, hypothèse qui reviendra en force dans les recherches macro-économiques des années quatre-vingt-dix.

matière de *construction axiomatique*, cette vision est très largement inadéquate lorsqu'on s'intéresse à *la pertinence* des théories contemporaines. Qui pourrait citer la moindre loi économique qui aurait été découverte au cours des deux dernières décennies...ou même tout au long de l'histoire de la transformation de l'économie politique et analyse économique ?

- Dans la mesure où les controverses opposent toujours le blanc au noir, certains spécialistes des sciences sont tentés de faire rentrer dans leur rang l'activité des chercheurs : ils constitueraient *une communauté comme une autre* dans laquelle est accepté comme vrai ce qui est admis par la majorité, sans que l'on puisse exhiber un critère de scientificité indépendant des groupes de chercheurs qui luttent pour imposer leurs propres conceptions de la scientificité. Le passage d'un paradigme à un autre ne ferait que traduire l'éclatement d'une majorité antérieurement constituée et l'adoption mimétique par les suiveurs de la nouvelle norme de scientificité qu'a pu imposer le groupe vainqueur. Pour qui observerait les débats au sein de la profession, cette vision ne manque pas de pertinence. Elle explique en particulier pourquoi des hypothèses clairement erronées¹⁶ ou manifestement insuffisantes¹⁷ ont pu être adoptées soit par une communauté particulière, soit par la quasi-totalité de la profession des modélisateurs en macro-économie. Poussé à l'extrême, ce raisonnement conduit à conclure que ce seraient des phénomènes équivalents à ceux de la mode qui présideraient à l'évolution des représentations dominantes en macro-économie. *Le critère de nouveauté* serait donc le strict correspondant de celui de vérité dans l'épistémologie classique. On pourrait de plus expliquer pourquoi l'histoire de la pensée manifeste la succession de l'équivalent de *cycles de Kondratief* faisant alterner tenants du laisser-faire et interventionnistes, classiques et hétérodoxes, libre-échangistes et protectionnistes.
- Il est pourtant une *troisième vision* qui insiste sur le fait qu'en économie, existe une vaste *zone grise* dans laquelle on ne peut déterminer si les propositions sont fausses ou vraies. En effet, il est extrêmement difficile d'isoler les facteurs déterminants au sein d'un réseau de causalités enchevêtrées. Dans beaucoup de tests économétriques, par exemple, c'est un ensemble d'hypothèses qui est *simultanément* accepté ou rejeté. De la même façon il est extrêmement difficile de faire en économie des expériences de laboratoire. Pour sa part, l'économie expérimentale n'est pas à la hauteur des problèmes dont traite la macro-économie. Quant aux grands épisodes de l'histoire économique, financière et sociale (phases d'hyper-inflation, d'effondrement monétaire, de constitution d'espaces économiques, d'effondrement des empires, de recomposition des relations internationales, de dépressions économiques et de déflation,...) ils présentent toujours un ensemble de caractères *idiosyncratiques* dont on ne peut isoler l'influence. Encore moins tirer des

¹⁶ La courbe de Laffer est un magnifique exemple d'une telle construction, mais il est clair que la visée était plus politique et idéologique que de percée théorique et empirique à destination du monde académique.

¹⁷ Par exemple, les anticipations ne sont en général pas rationnelles au sens de la nouvelle théorie classique. Une recherche dans la banque de données bibliographiques du Journal of Economic Literature confirme que la majorité des études empiriques testant la validité des anticipations rationnelles conclut par la négative ou l'impossibilité d'un support ferme et général à l'hypothèse. C'est d'ailleurs ce qu'écrit Robert Solow (1997: 231) : « If the danger with the rational expectations hypothesis is that it is too often definitely wrong, the danger with my suggestion is that it may be vacuously right ». Et pourtant la quasi-totalité des modèles théoriques ont adopté cette hypothèse comme fondement indiscutable à toute formalisation bien formée.

enseignements assurés en vue d'éclairer une conjoncture contemporaine qui comporte toujours des éléments de nouveauté. Ainsi, en l'absence d'une pratique permanente de tests et d'une volonté de réfutabilité, compte tenu de l'historicité fondamentale des phénomènes macro-économiques (on observe rarement deux fois exactement la même conjoncture !) l'importance accordée au critère de nouveauté traduirait tout à la fois les conséquences de cette *lacune méthodologique*, tout comme un *effort louable* en vue de cerner les innovations émergentes, peu propices à l'application des cadres d'analyse antérieurs.

Ainsi l'étude du nouveau dans la science économique constitue un angle d'approche intéressant susceptible d'éclairer la compréhension de cette discipline. Après ces analyses générales il est temps de revenir à une analyse plus précise d'un corpus beaucoup plus limité : quelles furent les nouveautés qui émergent de la rencontre de l'AEA en janvier 1997.

III. AUX ETATS-UNIS, EN 1997, LES NOUVELLES THEORIES MACRO-ECONOMIQUES FONT-ELLES CONSENSUS ?

Le lecteur a sans doute souffert des vues cavalières qui viennent d'être présentées : il est difficile de traiter à ce niveau de généralité d'une question aussi difficile. Peut-être est-il salutaire de recourir à un ensemble de textes bien délimités, historiquement datés, ayant pour points communs de traiter des avancées récentes des recherches macro-économiques. Dans la mesure où le centre d'impulsion de la théorie trouve son origine dans les grandes universités américaines¹⁸, il est de bonne méthode de se référer aux *Papers and proceedings de l'American Economic Review* de Mai 1997. Ont été retenues quatre des sections clairement consacrées aux problèmes d'analyse macro-économique. Il s'agit des sessions portant sur le « Council Economic Advisers », les recherches empiriques sur la croissance, les zones d'intégration monétaire et last but not least celle intitulée : « Is There a Core of Practical Macroeconomics That We Should All Believe ? ».

Notons au passage trois mots importants. D'abord il s'agit de *croyances* et non pas de vérités irrécusables au sens fort de ce terme. Ensuite on s'intéresse *aux enseignements pratiques* et non pas aux développements théoriques. Enfin et surtout il ne s'agit pas de juxtaposer une série de modèles déconnectés les uns des autres et de résultats partiels, mais bien de trouver le *noyau dur de la discipline*. L'intérêt de ces diverses communications est de fournir un exposé extrêmement synthétique et peu technique des grandes questions de la macro-économie, que les articles plus longs et sophistiqués de jeunes chercheurs n'abordent que très indirectement. Un travail attentif de lecture et de mise en relation fait ressortir deux résultats intéressants en matière de *nouveauté et de convergence*.

1. D'abondantes nouveautés... toutes relatives !

Les auteurs insistent sur six thèmes majeurs en matière d'avancée de la compréhension des phénomènes macro-économiques, thèmes que l'on se propose de mettre en perspective longue c'est-à-dire en remontant au-delà des dix dernières années. Il est effectivement des novations, surtout apparentes si l'on se restreint à l'actualité courte, mais

¹⁸ Qui emploient Nord américains comme chercheurs du monde entier.

elles deviennent moins évidentes pour qui s'intéresse à l'histoire de la macro-économie (Tableau 3).

- *L'interaction entre la demande*, supposée gouverner le court terme, et *l'offre* régie par les tendances de long terme, retient l'attention de nombre d'auteurs qui y voient un problème fondamental de la macro-économie (Robert Solow, John B. Taylor, Olivier Blanchard, Alan Blinder...). Mais le thème au-delà de son traitement technique est-il réellement nouveau ? D'un strict point de vue théorique, on peut en douter lorsque l'on sait que déjà, dans les années soixante, se posait la question de la réconciliation de la théorie keynésienne et du modèle IS-LM avec le modèle de croissance néoclassique. En matière de politique économique pourtant, le glissement du centre d'impulsion du budget vers la Banque Centrale n'est pas sans importance, ce qui en retour affecte le travail théorique.
- Mais dira-t-on ce n'est qu'un thème secondaire, la principale nouveauté tenant à l'ouverture de la boîte noire que constituait antérieurement le comportement des agrégats macro-économiques. Les chercheurs contemporains n'ont-ils pas fait résulter la dynamique globale de l'interaction des stratégies *au niveau micro-économique* ? Un examen plus attentif montre que l'absence de passage rigoureux du micro au macro et vice versa introduit une grande faiblesse dans la théorie économique. Soit on recourt à l'agent représentatif et l'on risque de commettre alors de *graves erreurs* et de complètement manquer le but même de la macro-économie. Soit on place ses espoirs dans une agrégation statistique approchée, mais manquent les résultats généraux pour la théorie de la production qui autoriserait des fondements statistiques non seulement de la demande, mais aussi de l'offre, bref une nouvelle approche de la macro-économie.
- Dans la théorie keynésienne les anticipations étaient soit statiques, soit simplement adaptatives. La révolution des *anticipations rationnelles* affirme John B. Taylor a enfin fourni un fondement rigoureux à l'analyse de l'impact des politiques économiques, qui affectent effectivement les comportements des agents en fonction de leurs vues sur l'avenir et non pas des simples régularités observées sur le passé. Mais fait remarquer Robert Solow voilà une construction élégante et précise, mais *largement invalidée* par les évidences empiriques. Au point que l'on peut légitimement préférer dans certains cas les bonnes vieilles anticipations adaptatives, plus respectueuses de la réalité des comportements.
- La plupart des débats de l'American Economic Association sont marqués par la prise en compte de la *durée exceptionnelle de la période d'expansion* commencée sept ans plutôt, en évident contraste avec les difficultés rencontrées par les économies européennes et japonaise. Avec une belle unanimité, la plupart des macroéconomistes sont tentés d'attribuer ce succès à la mise en oeuvre d'*une nouvelle politique économique* fondée sur une division du travail originale entre la Banque Centrale qui prévient toute reprise de l'inflation par un relèvement précoce des taux d'intérêt et le gouvernement fédéral qui idéalement devrait viser à la neutralité budgétaire sur un cycle entier. Mais quelques critiques font immédiatement remarquer, qu'avec un seul instrument, la Banque Centrale ne peut tout à la fois maintenir une inflation basse et réagir aux chocs conjoncturels et qu'il demeure extrêmement difficile de discriminer entre les effets keynésiens et classiques de la politique monétaire. Dans les années soixante aussi, les conseillers du CEA ne pensaient-ils pas avoir définitivement vaincu le cycle, quelques années seulement avant que la

déstabilisation de ce régime de l'âge d'or crée un espace pour un complet renouvellement des théories.

- *Les théories du changement technique endogène* seraient-elles la véritable nouveauté des dix dernières années ? Si l'on devait en juger à travers le nombre des travaux, nul doute que Paul Romer soit, toutes proportions gardées, l'équivalent d'un Bill Gates en ce qu'il a contribué à lancer une véritable industrie nouvelle, celle des travaux théoriques et empiriques sur la convergence ou non des trajectoires de croissance. Les mécanismes invoqués étaient *bien connus* des spécialistes du changement technique, mais ils n'étaient tout simplement pas pris en compte par les macroéconomistes qui trouvaient bien commode l'hypothèse d'exogénéité du progrès technique. Ce qui est nouveau pour eux est déjà fort ancien pour les autres disciplines ou d'autres conceptions de la croissance économique, marxiste comme schumpétérienne. Quant à *la pertinence empirique*, elle reste à établir, même si potentiellement l'endogénéité du progrès technique ouvre de plus notables perspectives à la compréhension de la divergence durable des trajectoires de croissance. Mais les travaux d'histoire économique ne l'avaient-ils pas montré dès les années soixante ?
- Enfin on aurait pu croire que l'explosion des *nouvelles théories du travail* améliore considérablement la compréhension des déterminants du chômage et suscite des politiques économiques efficaces. Certes, le répertoire des théories a été considérablement enrichi et un nombre croissant de caractéristiques de la relation salariale est pris en compte dans les formalisations. Pourtant, on l'a déjà souligné, il faut regretter qu'*aucune* de ces théories ne rende compte de l'ensemble des faits stylisés au plan macro-économique, pas plus qu'elles n'éclairent les évolutions observées sur les données individuelles. Magnifique potentiel théorique...mais pour l'instant pas de révolution dans *la compréhension* du chômage européen par exemple.

Ainsi beaucoup de nouveautés prolongent des intuitions ou des analyses antérieures. Leur pouvoir explicatif, a priori prometteur, reste assez largement à établir. Quant à l'optimisme des économistes qui pensent avoir vaincu les régularités du passé, il serait prudent de garder raison car les années quatre-vingt-dix ne sont pas le seul épisode au cours duquel les contemporains ont cru qu'avait été vaincue la fatalité du cycle des affaires.

2. Succès d'une nouvelle politique économique, mais grandes incertitudes quant aux mécanismes sous-jacents.

Qu'en est-il alors des relations entre nouveauté et pertinence ? Le bilan est tout aussi mitigé (Tableau 4.A). On diagnostique en effet une série de points d'accord, mais ils sont immédiatement accompagnés de divergences sur les raisons expliquant un même phénomène, voire de l'incapacité d'expliquer les mécanismes à l'oeuvre. On ne donnera que quelques exemples.

Les déterminants du long terme se situent du côté de l'offre, ceux du court terme du côté de la demande...mais on ne sait pas clairement expliquer ni la formation de l'offre ni celle de la demande. Par exemple, le ralentissement de la productivité globale des facteurs résiste à l'analyse en dépit de la myriade des recherches qui lui ont été consacrées.

TABLEAU 3 : QUI Y A-T'IL DE NOUVEAU EN MACROECONOMIE ?

1. Interaction entre demande (court terme) et offre (long terme)	C'était déjà présent dans la distinction théorie de la croissance/synthèse keynésienne classique.
2. Ouverture de la boîte noire : quels comportements micro-économiques et interactions stratégiques entre secteur privé/public.	Une distance toujours considérable avec la macro : les prix ne sont pas walrasiens, problème d'agrégation ...Aucune robustesse du résultat des jeux dynamiques.
3. Un fondement rigoureux des anticipations (rationnelles) pour analyser les changements de politique économique.	Élegant et précis, mais largement invalidé (pour les taux d'intérêt les anticipations adaptatives semblent meilleures).
4. Une nouvelle division du travail pour la politique économique :	Il n'existe pas de règle optimale car un seul instrument ne peut assurer deux objectifs (inflation basse, réaction aux chocs).
• règle monétaire pour la Banque Centrale	Pas de moyen de discriminer entre effets kéneysiens et classiques
• idéal de neutralité budgétaire	L'efficacité de la politique économique repose sur des représentations, inobservables.
• tenir le plus grand compte des incitations privées et des anticipations	
5. Les théories du changement technique endogène renouvellent la compréhension de la croissance, car bases micro-économiques rigoureuses.	La formalisation est nouvelle, pas les idées ou les mécanismes. Une pertinence empirique qui reste à prouver.
6. Une explosion de théories du marché du travail qui renouvellent la compréhension du chômage.	Trop d'explications concurrentes, voire contradictoires,... ...qui ne rendent compte ni des variations dans l'espace, ni dans le temps du chômage.

- *La politique économique de court terme* agit sur la demande parce que les prix et les salaires sont rigides... mais on n'est pas parvenu à expliquer d'où pourraient provenir ces rigidités dans des économies déréglementées et où le pouvoir syndical s'est considérablement réduit. Sans même compter que certains théoriciens ont formulé des modèles dans lesquels la politique économique a une influence sur les variables réelles en l'absence même d'une quelconque rigidité des prix.
- *La politique de la FED* qui a rencontré le succès que l'on sait, joue des taux d'intérêt pour agir de façon préventive sur la conjoncture économique. Mais alors que l'on croyait que l'un des canaux essentiels passait par l'investissement des firmes, les études économétriques montrent de façon récurrente que l'influence du taux d'intérêt sur la formation de capital productif est ambiguë et qu'il faut plutôt s'intéresser à la demande de biens durables et de logement des ménages ou encore à l'impact de l'endettement de l'Etat sur les dépenses publiques...thème que la « grande théorie » macro-économique tend quelque peu à négliger.
- La nouvelle école classique a propagé l'idée qu'une réduction drastique des déficits publics pouvait avoir une influence positive sur la conjoncture à travers la restauration de la crédibilité des actions de l'Etat, la stimulation de la confiance en l'avenir, à l'opposé donc de ce que postulait la théorie keynésienne. Or les effets expansionnistes ou au contraire récessionnistes de coupes budgétaires dépendent fondamentalement de la formation des anticipations, de la croyance et de la crédibilité, autant de variables qui ne sont pas observables et qui pourtant ont une influence déterminante sur la conjoncture macro-économique. L'hypothèse d'anticipations rationnelles s'est portée candidate pour remplacer ces variables manquantes, mais il n'est pas sûr que cette commodité de formalisation suffise à lever l'indétermination et l'ouverture qui président à la formation des anticipations¹⁹.

3. Au-delà d'un certain accord sur les méthodes, de notables divergences : l'histoire continue.

Mais il est aussi des points sur lesquels les incertitudes sur les mécanismes cèdent la place à des désaccords sur le coeur même des avancées macro-économiques (Tableau 4.B). Qu'on en juge par les surprenants effets de stéréophonie que suscite la lecture du numéro spécial de l'*American Economic Review*.

- « La théorie macro-économique a *complètement changé* » affirme Martin Feldstein. En écho Alan Blinder et Olivier Blanchard répondent « Les enseignements du *modèle IS-LM* demeurent utiles pour les modèles appliqués ». Mais alors n'y aurait-il pas un divorce entre des théories macro-économiques bien formées, c'est-à-dire conformes aux canons de la profession des micro-économistes, et des modèles empiriques satisfaisants pour la prévision mais construits à l'écart des enseignements de la « grande théorie ». Imagine-t-on pareil écart en physique ?

¹⁹ C'est tout le thème de l'ouvrage de Frédéric Lordon (1997).

TABLEAU 4 :
EXISTE-T-IL UN CONSENSUS ENTRE MACROECONOMISTES ?
La lecture de l'American Economic Review, May 1997

a . POINTS D'ACCORD	
<i>POSITIFS</i>	<i>NEGATIFS</i>
<ol style="list-style-type: none"> 1. Les déterminants du long terme tiennent à l'offre... Ceux du court terme à la demande 2. La politique économique agit sur la demande parce que prix et salaires sont rigides... 3. La politique de la FED depuis 15 ans s'inspire des travaux des théoriciens (mouvement préventif des taux d'intérêt) 4. Une politique de réduction des déficits publics peut stimuler l'activité à court terme 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Mais on ne sait pas expliquer le ralentissement de la productivité globale, ni le chômage. 2. ...Mais on n'a pas encore d'explication satisfaisante de ces rigidités. 3. ...Mais on ne connaît toujours pas ses canaux d'action dans une économie de crédit. 4. ...On ne sait pas discriminer les conditions d'une telle configuration car la politique porte sur des variables inobservables (crédibilité, anticipations, croyances)
B . POINTS DE DESACCORD	
<ol style="list-style-type: none"> 1. La théorie macro-économique a complètement changé. (Martin Feldstein) 2. Les fondements micro ont complètement changé la macro. (Martin Feldstein ; Martin Eichenbaum) 3. L'hypothèse d'anticipations rationnelles permet (seule) d'analyser les conséquences de changements de politique économique. (John Taylor) 4. Les déterminants (keynésiens) du court terme n'interagissent pas avec ceux du long terme (Walrasiens) (John Taylor ; Martin Eichenbaum) 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Les enseignements du modèle IS-LM demeurent utiles pour les modèles appliqués. (Alan Blinder ; Olivier Blanchard) 2. La pertinence empirique, des RCB par exemple, n'a pas été prouvée. (Robert Solow) 3. Elle est bien définie mais prouvée fausse (Robert Solow) Il faut chercher d'autres hypothèses (Alan Blinder) 4. Le court terme peut avoir des effets en retour sur le long terme, via la demande. (Robert Solow) ou les effets de dépendance par rapport au chemin. (Olivier Blanchard)

- « Les fondements micro ont *révolutionné* les approches macro-économiques » s'accordent à écrire Martin Feldstein et Martin Eichenbaum. Pour sa part Robert Solow émet quelques doutes puisqu'il s'inquiète de la *pertinence empirique* des modèles de RBC (Real Business Cycles) et que par ailleurs il a lui-même développé avec Frank Hahn une réponse à la nouvelle économie classique, tout autant micro-fondée mais faisant appel à des hypothèses différentes, a priori plus respectueuses des caractéristiques effectives des économies contemporaines.
- « Seule l'hypothèse d'*anticipations rationnelles* permet une analyse rigoureuse des changements de politique économique » affirme John Taylor, l'auteur même de la fameuse règle qui porte son nom et qui serait à l'origine des succès de la FED dans le contrôle de l'inflation sans récession. « Magnifique précision, mais hypothèse fausse » réplique Robert Solow. « Il faut chercher d'autres hypothèses » propose Alan Blinder. Pourquoi ne pas explorer à nouveau la pertinence des anticipations adaptatives ? On est loin de l'unanimité sur un noyau dur d'enseignements de la macro-économie !
- « Les déterminants keynésiens du court terme *n'interagissent pas* avec ceux du long terme plutôt walrasiens » se rassurent John Taylor et Martin Eichenbaum puisque cette dichotomie permet une claire division des tâches entre macro-économie de la croissance et analyse du cycle. « Non » répond Robert Solow, « le court terme peut avoir des effets en retour sur le long terme, via la demande » ... mais hélas il doute que, d'un point de vue strictement empirique, les mécanismes correspondants soient suffisamment puissants et permanents pour justifier une telle influence du court sur le long terme. « Il faut prendre en compte les effets de dépendance par rapport au chemin » propose pour sa part Olivier Blanchard. Ainsi la théorie est-elle loin d'être achevée.

Déjà au milieu des années soixante, les économistes américains avaient cru achever leur construction théorique, qui semblait si bien mobiliser les outils modernes d'analyse économique et répondre aux faits stylisés de la période. Mutatis mutandis, après beaucoup de lagrangiens et programmes d'optimisation, comme de sophistication de l'économétrie des séries temporelles, les macroéconomistes contemporains pensent avoir achevé leur oeuvre. Qu'ils se méfient ! Sans doute, des innovations déstabilisatrices sont déjà à l'oeuvre pour éroder leur chef-d'oeuvre à peine achevé. C'est tout le charme et le drame de la recherche en macro-économie. L'optimiste rétorquera que la dissipation des idées fausses pourrait constituer le mérite principal d'une macro-économie devenue modeste.

IV. BIBLIOGRAPHIE

- Blanchard Olivier (1997) Is There a Core of Usable Macroeconomics ?, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 244-245.
- Blinder Alan S. (1997) Is There a Core of Practical Macroeconomics That We Should All Believe, *American Economic Review*, Vol.. 87, n° 2, May, p. 240-243.
- Cahuc Pierre, Zylberberg André (1996) *Economie du travail*, De Broeck, Bruxelles.
- Dehove Mario (1997) L'union européenne inaugure-t-elle un nouveau grand régime d'organisation des pouvoirs publics et de la société internationale ? *L'Année de la Regulation*, Vol. 1, La Découverte, Paris.
- Dornbusch Rudi (1997) Fiscal Aspects of Monetary Integration, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 221-223.
- Eichenbaum Martin (1997) Some Thoughts on Practical Stabilization Policy, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 236-239.
- Feldstein Martin (1997) The Council of Economic Advisers : From Stabilization to Resource Allocation, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 99-102.
- Hahn Frank, Solow Robert (1995) *A Critical Essay on Modern Macroeconomic Theory*, MIT Press, Cambridge MA.
- Hall Robert E., Jones Charles I. (1997) Levels of Economic Activity Across Countries, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 173-177.
- Kenen Peter B. (1997) Preferences, Domains, and Sustainability, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 211-213.
- Lebaron Frédéric (1997) La dénégation du pouvoir. Le champ des économistes français au milieu des années 1990, *Actes de la Recherches en Sciences Sociales*, n° 119, Septembre, p. 3-26.
- Lordon Frédéric (1997) Le désir de « faire science », *Actes de la Recherches en Sciences Sociales*, n° 119, Septembre, p. 27-35.
- Lordon Frédéric (1997) *Les quadratures de la politique économique*, Albin Michel, Paris.
- Malinvaud Edmond (1996) Pourquoi les économistes ne font pas de découvertes, *Revue d'Economie Politique*, Vol. 106, n° 6, Nov.-Dec., p. 929-941.
- McKinnon Ronald I. (1997) EMU as a Device for Collective Fiscal Retrenchment, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 227-229.
- Mundell Robert A. (1997) Currency Areas, Common Currencies and EMU, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 214-216.
- Mussa Michael (1997) Political and Institutional Commitment to a Common Currency, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 217-220.
- Porter Roger B. (1997) Presidents and Economists : The Council of Economic Advisers, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 103-106.

- Sachs Jeffrey D., Warner Andrew M. (1997) Fundamental Sources of Long-Run, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 184-188.
- Sala-i-Martin Xavier X. (1997) I Just Ran Two Million Regressions, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 178-183.
- Salvatore Dominick (1997) The Common Unresolved Problem with the EMS and EMU, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 224-226.
- Solow Robert M. (1997) Is There a Core of Usable Macroeconomics We Should All Believe In ?, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 230-232.
- Solow Robert M. (1997) It Ain't the Things You Don't That Hurt You, It's the Things You Know That Ain't So, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 107-108.
- Stiglitz Joseph (1997) Looking Out for the National Interest : The Principles of the Council of Economic Advisers, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 109-113.
- Taylor John B. (1997) A Core of Practical Macroeconomics, *American Economic Review*, Vol. 87, n° 2, May, p. 233-236.